Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 22 (1999)

Artikel: Pourquoi le concept de ville : sera désuet au XXie siècle

Autor: Corboz, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1078055

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POURQUOI LE CONCEPT DE VILLE SERA DÉSUET AU XXIe SIÈCLE

ANDRÉ CORBOZ

Il est temps de conclure ces deux journées par quelques propos d'ordre général en soulignant le tournant que les villes ont pris ces dernières décennies. Durant notre colloque, la variété des approches vous a, j'imagine, déjà fait réfléchir sur la nature de l'objet considéré : suffit-il de poser sur lui l'étiquette de "ville" pour que ces réflexions convergent et interagissent? J'en doute! Il se peut que les choses se passent de façon analogue au cas de l'espace: il y a l'espace comme milieu, celui dans lequel nous vivons et nous déplaçons (et pourtant nous ne sommes nullement au clair sur sa nature) et l'espace comme métaphore (espace social, espace économique, etc.). De même, le terme de "ville" est tantôt pris dans son acception concrète (disons : assemblage de constructions), tantôt comme le lieu non défini - notamment en ce qui concerne son étendue - où se déroule tel ou tel phénomène (pôle politique, carrefour économique, centre de villégiature, site musical, horizon de référence, etc.).

Cette variété des approches rend compte de l'hypercomplexité de la réalité urbaine, mais ne montre-t-elle pas aussi qu'il n'y a guère d'entente (et certainement aucune coordination) touchant la nature du phénomène décrit? En somme, tout se passe comme s'il y avait un accord implicite sur cette nature. Je ne vous apprends rien si je vous rappelle que, pour la plupart de nos contemporains, la ville, c'est encore ce qui s'oppose à la *campagne*, cela même si cette opposition est en voie très avancée de disparition du moment que la ville, désormais, s'avère coextensive au territoire.

Vous objecterez peut-être que la formule est excessive, puisqu'il reste encore en Suisse des zones de forêts et des zones agrestes, pour ne rien dire des montagnes et des lacs. Certes, mais ce dont il importe enfin de prendre conscience - et ce ne sont malheureusement ni les autorités ni les médias qui s'y emploient - c'est qu'en somme, dans la ville-territoire, les forêts, les cultures, les montagnes et les lacs se trouvent désormais *à l'intérieur* du réseau urbain.

Cette prise de conscience se trouve toutefois facilitée par un autre phénomène (dont d'ailleurs beaucoup de conséquences sont, je l'accorde volontiers, regrettables) : c'est celui du nivellement culturel auquel

travaillent les médias. En particulier, les générations nées au moment où la TV s'implantait - soit celles qui, désormais, accèdent aux leviers de commande - ces générations pensent, perçoivent, agissent - à quelques exceptions près - d'une façon identique qu'elles proviennent du Plateau ou des Alpes, d'un village ou d'une ville. La TV a façonné des mentalités pour qui la ville-territoire est en somme un phénomène naturel. Or, ces générations ne se fondent plus sur les mêmes valeurs implicites que celles qui les ont précédées, dont je ne citerai qu'une seule, de nature esthétique, parce qu'elle sous-tend chez les aînés (de façon tout inconsciente, j'y insiste) la perception de la ville: c'est la notion d'harmonie. C'est elle qui fait rejeter les "banlieues" et les "périphéries" comme chaotiques et empêche donc de percevoir la ville-territoire autrement qu'en termes négatifs. Pour les "jeunes", en revanche, l'esthétique de la fragmentation, de la discontinuité, de la tension, de l'assemblage, une esthétique du dynamisme donc, va de soi, si bien qu'ils sont à leur aise dans ce qui effraie, disons, le troisième âge. Cela ne signifie pas, bien entendu, qu'il faille se mettre è genoux devant n'importe quoi!

Notons encore que l'opposition ville-campagne impliquait une conception urbaine qui n'est plus soutenable non plus: elle supposait une perception du territoire par surfaces. Mais la révolution industrielle et celle des transports ont promu une réalité différente, en concurrence avec la précédente: celle des réseaux. Et les derniers développements, ceux de l'Internet, du Web, etc., ont souligné qu'il y avait en fait deux types de réseaux, qu'il importe de distinguer nettement et peut-être même de baptiser de termes différents: d'une part, les réseaux physiques, donc inscrits dans les surfaces, soit les chemins de fer, autoroutes et aéroports, et, d'autre part, les réseaux que je dirais abstraits, car invisibles et insaisissables par les sens, ceux qui fonctionnent par ondes et promeuvent la simultanéité. Quelles conséquences pour la "ville"? Il est d'autant plus difficile de le dire que les réseaux n'éliminent pas les surfaces!

Mais un point, toutefois, est clair: c'est que la vieille notion de centre doit être révisée, du moment que l'éclatement des activités sur le territoire y a dispersé la plupart des points de centralité au sens de Christaller (1933). Ce que nous appelons encore les centres-villes est le plus souvent une zone historique de concentration architecturale bien plus qu'une concentration de fonctions directrices. Chaque ville offre une géographie fonctionnelle différente, qu'il serait d'ailleurs intéressant, voire nécessaire d'étudier. Un seul exemple: jusqu'en 1945 environ, l'administration cantonale genevoise était concentrée autour de l'hôtel de ville, siège du Conseil d'Etat et du Grand Conseil; aujourd'hui, ces services sont

largement distribués dans presque toute l'agglomération. Le "centre" a donc fait place à un système de polarités.

Et cette caractéristique distingue désormais la *Grossstadt CH* dont Armin Meili parlait déjà en 1932 - pour ne citer que lui!

Cette réalité urbanistique suisse, que nos concitoyens ne veulent pas voir parce qu'elle leur répugne, n'est pourtant pas absolument nouvelle. Un ouvrage tout récent sur la Hanse[1], décrit une nébuleuse de rapports hypercomplexes entre les villes faisant partie de la ligue, rapports se modifiant sans cesse dans leurs composantes juridiques, politiques, économiques, techniques - après quoi l'auteur extrapole ses observations sur l'Europe actuelle et montre qu'aujourd'hui également l'importance des villes pourrait balancer celles des Etats! Je me borne à mentionner ce livre, puisqu'il peut aider à poser ou reposer les problèmes de politique générale et urbaine qui nous paralysent.

La conclusion de cette conclusion, c'est qu'il y a certes un avenir pour les "villes" ou plutôt pour ce qui est en train, et rapidement, de se substituer à elles, mais qu'il est absolument nécessaire d'élaborer de nouveaux concepts pour rendre compte de cette réalité inédite.

Le concept traditionnel de ville est déjà désuet, et pourtant nous continuons à avancer en aveugles, sans même nous rendre compte que les vieilles notions, donc l'ancien vocabulaire, doivent être abandonnées au plus vite, du moment qu'elles se mettent en travers de la perception du réel.

---

[1] Angelo PICHIERRI, *Città stato. Economia e politica del modello anseatico*, Marsilio, Venise 1997.